HAL open science

Réactiver la mémoire du lieu, une étape fondamentale pour faire projet. Cités d'habitations à bon marché de la Capuche, l'Abbaye et Jean Macé à Grenoble

Ryma Hadbi

▶ **To cite this version:**

Ryma Hadbi. Réactiver la mémoire du lieu, une étape fondamentale pour faire projet. Cités d'habitations à bon marché de la Capuche, l'Abbaye et Jean Macé à Grenoble. Territoire en mouvement. Revue de Géographie et d'Aménagement, 2022, 56, 10.4000/tem.8885 . hal-03822223

HAL Id: hal-03822223

https://hal.science/hal-03822223v1

Submitted on 9 Jun 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Territoire en mouvement Revue de géographie et aménagement
Territory in movement Journal of geography and planning

56 | 2023
Patrimoine, projets urbains et planification

Réactiver la mémoire du lieu, une étape fondamentale pour faire projet. Cités d'habitations à bon marché de la Capuche, l'Abbaye et Jean Macé à Grenoble

Reactivate the memory of the place, a fundamental step to make project. Neighborhoods of la Capuche, l'Abbaye and Jean Macé in Grenoble

Ryma Hadbi

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/tem/8885
DOI : 10.4000/tem.8885
ISSN : 1950-5698

Éditeur
Université des Sciences et Technologies de Lille

Ce document vous est offert par INIST - Centre national de la recherche scientifique (CNRS)

Référence électronique
Ryma Hadbi, « Réactiver la mémoire du lieu, une étape fondamentale pour faire projet. Cités d'habitations à bon marché de la Capuche, l'Abbaye et Jean Macé à Grenoble », *Territoire en mouvement Revue de géographie et aménagement* [En ligne], 56 | 2023, mis en ligne le 12 juillet 2022, consulté le 09 juin 2023. URL : http://journals.openedition.org/tem/8885 ; DOI : https://doi.org/10.4000/tem.8885

Ce document a été généré automatiquement le 16 février 2023.

Creative Commons - Attribution 4.0 International - CC BY 4.0
https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/

Réactiver la mémoire du lieu, une étape fondamentale pour faire projet. Cités d'habitations à bon marché de la Capuche, l'Abbaye et Jean Macé à Grenoble

Reactivate the memory of the place, a fundamental step to make project. Neighborhoods of la Capuche, l'Abbaye and Jean Macé in Grenoble

Ryma Hadbi

Introduction

1 Les cités de la Capuche, l'Abbaye et Jean Macé[1] sont les plus anciennes habitations à bon marché (HBM) construites par l'Office public de la ville de Grenoble dans les années 1920-1930 hors de ses fortifications, à la lisière entre la ville et la campagne. C'est autour d'elles que la ville s'est ensuite petit à petit urbanisée avec la construction d'équipements urbains essentiels : des écoles élémentaires et primaires, des collèges, des lycées, des instituts professionnels, des services publics, des industries, etc. La gestion de la ville était sous-tendue par la volonté de créer de véritables quartiers urbains qui permettraient de moderniser la trame urbaine. Les HBM ont été conçues « par leurs architectes comme des éléments constitutifs de la ville, tant par leur échelle que par leur traitement extérieur » (Flamand et Guerrand, 1989 : p. 134). À Grenoble, elles ont renouvelé l'architecture de la ville et marquent encore les esprits tant par leur façade urbaine que par leur typologie. Elles incarnent aujourd'hui les valeurs d'une époque singulière portée par la municipalité socialiste de Paul Mistral dans un contexte de modernisation de la ville.

2 De nos jours, elles sont une véritable ressource avec laquelle la ville peut se renouveler de manière durable en s'appuyant sur la sédimentation d'éléments significatifs de son histoire. Depuis quelques décennies, elles sont prises dans le débat classique de la rénovation urbaine et de « ce qui va rester » de la mémoire du lieu après sa démolition-reconstruction. Les enjeux patrimoniaux de ces lieux singuliers sont saisis dans une démarche traditionnelle du projet urbain qui s'attèle à trouver des éléments à conserver au titre de patrimoine pour cristalliser une mémoire passée. Mais dans ce processus, les qualités matérielles et immatérielles du lieu sont extraites de leur espace d'existence et oubliées dans les projets de renouvellement urbain.

3 Penser l'évolution dynamique de nos villes en intégrant des éléments de patrimoine « reste le meilleur instrument dont nous disposons pour inventer notre avenir » (Neyret, 2004, à propos de F. Choay, 1992 : p. 237). C'est pour cette raison que nous postulons que la mémoire du lieu serait l'articulation concrète entre éléments de patrimoine et éléments de projet pour penser le renouvellement urbain des cités de la Capuche, l'Abbaye et Jean Macé à Grenoble.

4 Pour saisir cette articulation, nous discuterons tout d'abord de la manière dont le réinvestissement de la mémoire du lieu permet de penser l'évolution d'un site en révélant à la fois des éléments qui font patrimoine - comme clés de lecture donnant accès à la mémoire du lieu – et des éléments latents qui font projet lorsqu'ils sont traduits et rendus lisibles. Puis, nous expliciterons la nécessité d'asseoir notre recherche sur le récit du lieu en mettant en œuvre une démarche méthodologique et analytique qui prend en compte les dimensions construite, sociale et sensible de chacune de ces cités pour déterminer des figures de ce qui y fait patrimoine. Enfin, nous révélerons les récits de la Capuche, l'Abbaye et Jean Macé pour rendre compte des mémoires individuelles et collectives, des pratiques quotidiennes et des ambiances qui les caractérisent.

1. La mémoire du lieu, articulation tangible entre éléments de patrimoine et éléments de projet

5 Notre proposition s'appuie sur les travaux de Patrick Geddes (Torres A. et al., à propos de Patrick Geddes, 2016) pour qui il est primordial de faire un diagnostic minutieux par l'observation et la marche « en creusant dans le substrat mémoriel de la ville » (Chaudier, 2015 : p. 31) pour maintenir la vitalité d'une ville, d'un lieu. Son approche implique un patrimoine vivant et dynamique. Les méthodes qu'il emploie permettent de « conserver au maximum une existence présente » (*Ibid.* : p. 50). Cette manière de faire implique de trouver un équilibre entre la muséification d'un lieu, qui conserve le patrimoine en le figeant dans un état passif, et la table rase qui ignore et fait disparaître tous les éléments de patrimoine essentiels pour sa vitalité. La continuité entre passé, présent et futur qu'il défend nous donne à lire le territoire comme un organisme qui évolue de manière à ce que le présent soit « l'interface dans laquelle se construisent des liens entre passé et futur » (Chaudier, 2015 : p. 52).

6 La constante qui persiste malgré l'évolution des formes du patrimoine, c'est bien celle d'être un héritage à transmettre, mais encore plus à être un levier dans les projets urbains. Il s'agit par-là de réinvestir des traces, de réactiver la mémoire du lieu et de lui donner une légitimité significative lors des projets urbains. La mémoire urbaine

s'exprime à travers des éléments tangibles qui « donnent à lire, à comprendre et à poursuivre une évolution » (Torres A. et al., 2016 : p. 109) à travers le temps. À celle-ci, vient s'ajouter ce que l'on pourrait nommer la mémoire habitante. Les récits individuels et collectifs viennent traduire, donner forme et exprimer une mémoire du lieu complexe. Dès lors, on ne peut plus faire projet sans tenir compte de ce « récit collectif partagé » (Amphoux, 2007) composé d'éléments latents qui, souvent, échappent aux décideurs et concepteurs. Ces deux mémoires entremêlées – mémoire urbaine et mémoire habitante –forment ainsi la mémoire du lieu.

7 Néanmoins, il n'est pas question d'adopter une posture du « tout patrimoine », mais de procéder à une sélection d'éléments parmi un tout qui font sens, comptent, ont une valeur spécifique. Le présent apparaît comme clé de lecture de la mémoire du lieu. Le futur serait comme « en gestation » (Chaudier, 2015), déjà présent avant même qu'il ne puisse s'exprimer explicitement. Vient alors l'idée d'une « mémoire du futur » (*Ibid.*) encore invisible, d'une nature différente, mais persistante. « Ainsi le futur serait comme "perdu quelque part", là où on ne l'attend pas et se maintiendrait vivant en attendant d'être activé. » (*Ibid.* : p. 71-72). Faire projet consiste, selon Patrick Geddes, en un acte chirurgical (« *conservative surgery* ») qui permet de révéler les éléments qui font patrimoine afin que tout renouvellement à venir puisse les saisir et permettre une continuité du lieu avec ses qualités spatiales, sociales et sensibles. Ce processus est inhérent au maintien de l'identité d'un collectif et de l'ambiance d'un lieu en les ancrant dans un espace qui a du sens (Choay, 1992).

8 Considérer que cette démarche est l'articulation même entre ce qui fait patrimoine et ce qui fait projet, nous incite à nous questionner sur la place du patrimoine dans nos villes contemporaines. Le patrimoine n'est pas seulement une matérialité à figer et à conserver pour garder vivante une mémoire passée du lieu, mais une véritable ressource pour le projet urbain.

2. Adopter une posture de recherche mobilisant les dimensions construite, sociale et sensible d'un lieu

9 Afin de réactiver la mémoire de chacune de ces cités, il est nécessaire de mettre en œuvre une méthodologie d'enquête et d'analyse capables d'articuler éléments de patrimoine et éléments de projets. C'est ainsi, qu'à partir d'une base commune qui combine plusieurs outils que notre démarche s'adapte et s'ajuste continuellement de manière à intégrer les singularités de chacune d'elles en mobilisant à la fois les dimensions construite, sociale et sensible.

2.1. Méthodes d'enquête

10 La première étape consiste à s'immerger in situ afin de regrouper un corpus d'étude inédit pour chaque cité. Elle peut s'apparenter à la démarche de « survey before planning » de Patrick Geddes. Elle permet au chercheur de saisir les clés de lecture d'un terrain d'étude afin de l'appréhender à travers différentes dimensions et échelles. Nous rassemblons une multiplicité de documents de nature différente : des documents universitaires, des thèses, des documents de type patrimonial, des archives à la fois privées et publiques, des photographies, des récits, des vidéos, des films, de la presse, des documents graphiques, etc. Nous multiplions nos rencontres – que ce soit avec des

habitants, des acteurs locaux, des collectifs, des associations – pour qu'ils nous guident et nous aident à pointer les sources à exploiter. Nous accordons de l'importance aux éléments les plus ordinaires, les plus quotidiens pour révéler ce qui fait patrimoine dans ces cités à travers l'attachement de leurs habitants (Hadbi, 2020). Pour cela, il est nécessaire de s'impliquer entièrement sur le site, d'activer son intuition, sa propre sensibilité pour s'adapter à chaque situation. L'engagement affectif du chercheur est inévitable dans ces lieux chargés en mémoires et en émotions. Nous adoptons, ici, une posture de recherche qui s'inspire de la théorie du *care* et qui nous semble essentielle pour saisir les récits de vie de chacune des cités. Le *care* appelle à l'attention, c'est une attitude qui met « ensemble des éléments d'une réalité souvent fragmentée » et qui souvent nous échappe. On donne de la visibilité à des choses ordinaires que souvent nous ne voyons pas par manque d'attention (Laugier et Paperman, 2005). Finalement, ce processus a pour objectif de faire connaître, « de faire émerger, d'aller chercher sur le terrain, des choses qui ont de l'intérêt (...) » (Heinich, 2012 : p. 25) pour révéler la mémoire du lieu.

Figure 1 : Photographie de la cité de la Capuche, 1979

1979

Sources et crédits : réf. 587W, Archives Municipales et Métropolitaines de Grenoble (autorisation de diffusion) Licence : CC-BY-NC

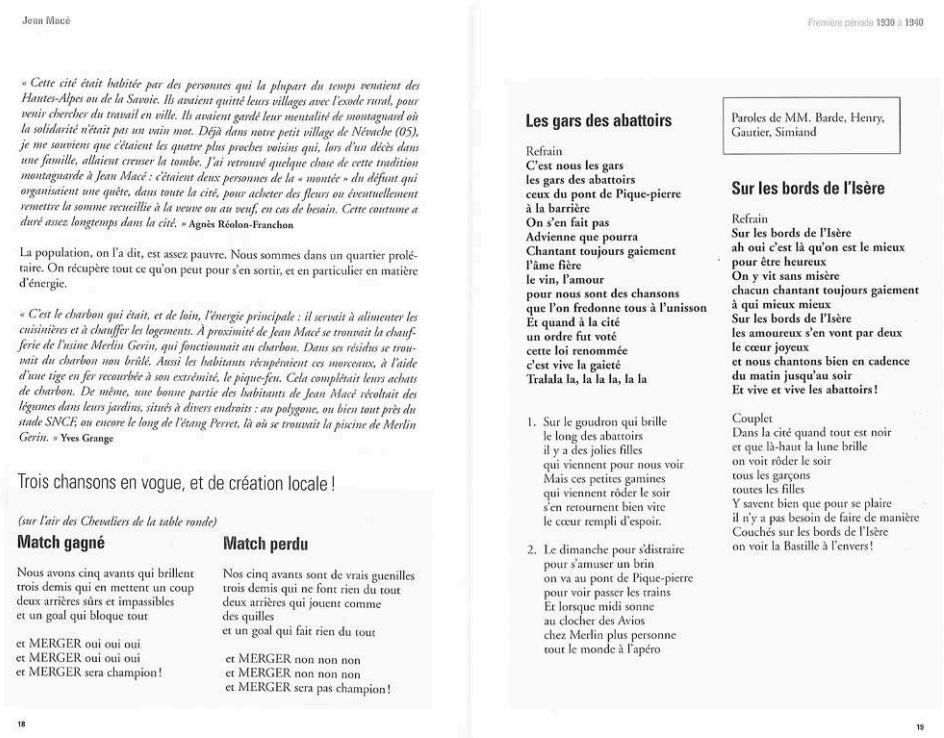
Figure 2 : Extrait du relevé photographique « Mon prénom gravé sur les murs de la cité », 2017. Ce relevé est réalisé en conséquence de l'inventaire bibliographique où nous pouvons lire dans l'ouvrage L'Abbaye au fil du temps, p. 4-5, « J'avais gravé mon nom partout, puis on a démoli… Mon nom, mon enfance ont disparu ».

Pour les vignettes, la lecture se fait de gauche à droite

1ère cour, bâtiment 1, place Joseph Riboud
1ère cour, bâtiment 1, place Joseph Riboud
1ère cour, bâtiment 1, rue Duguesclin
1ère cour, bâtiment 2, place Joseph Riboud
1ère cour, bâtiment 3, place Joseph Riboud
1ère cour, bâtiment 3, place Joseph Riboud
1ère cour, bâtiment 3, place Joseph Riboud
1ère cour, bâtiment 3, place Joseph Riboud
1ère cour, bâtiment 3, place Joseph Riboud
1ère cour, bâtiment 7, rue Duguesclin
1ère cour, bâtiment 9, avenue Jeanne d'Arc
1ère cour, bâtiment 11, avenue Jeanne d'Arc
1ère cour, bâtiment en U, rue René Cassin
1ère cour, bâtiment en U, rue René Cassin
2ème cour, bâtiment 1, rue Suzanne Dubuisson
2ème cour, bâtiment 3, rue Suzanne Dubuisson
2ème cour, bâtiment 7, avenue Jeanne d'Arc
2ème cour, bâtiment 9, place André Charpin
2ème cour, bâtiment 19, croisement rue Duguesclin et place André Charpin
2ème cour, bâtiment 19, rue Duguesclin
2ème cour, bâtiment en U, rue René Cassin
2ème cour, bâtiment en U, rue René Cassin
3ème cour, bâtiment 1, rue Suzanne Dubuisson
3ème cour, bâtiment 1, rue Charles Rivail
3ème cour, bâtiment 1, rue Charles Rivail
3ème cour, bâtiment 1, rue Charles Rivail
3ème cour, bâtiment 1, rue Charles Rivail
3ème cour, bâtiment 1, rue René Cassin
3ème cour, bâtiment 2, place Laurent Bonnevay
3ème cour, bâtiment 3, rue Suzanne Dubuisson
3ème cour, bâtiment 4, place Laurent Bonnevay
3ème cour, bâtiment 4, place Laurent Bonnevay
3ème cour, bâtiment 4, place Laurent Bonnevay
3ème cour, bâtiment 9, avenue Jeanne d'Arc
3ème cour, bâtiment 11, place Laurent Bonnevay
3ème cour, bâtiment 11, avenue Jeanne d'Arc

Sources et crédits : Ryma Hadbi. Licence : CC-BY-NC

Figure 3 : Mémoire collective de la cité Jean Macé, chansons locales



Jean Macé

« Cette cité était habitée par des personnes qui la plupart du temps venaient des Hautes-Alpes ou de la Savoie. Ils avaient quitté leurs villages avec l'exode rural, pour venir chercher du travail en ville. Ils avaient gardé leur mentalité de montagnard où la solidarité n'était pas un vain mot. Déjà dans notre petit village de Névache (05), je me souviens que c'étaient les quatre plus proches voisins qui, lors d'un décès dans une famille, allaient creuser la tombe. J'ai retrouvé quelque chose de cette tradition montagnarde à Jean Macé : c'étaient deux personnes de la « montée » du défunt qui organisaient une quête, dans toute la cité, pour acheter des fleurs ou éventuellement remettre la somme recueillie à la veuve ou au veuf, en cas de besoin. Cette coutume a duré assez longtemps dans la cité. » **Agnès Réolon-Franchon**

La population, on l'a dit, est assez pauvre. Nous sommes dans un quartier prolétaire. On récupère tout ce qu'on peut pour s'en sortir, et en particulier en matière d'énergie.

« C'est le charbon qui était, et de loin, l'énergie principale : il servait à alimenter les cuisinières et à chauffer les logements. À proximité de Jean Macé se trouvait la chaufferie de l'usine Merlin Gerin, qui fonctionnait au charbon. Dans ses résidus se trouvait du charbon non brûlé. Aussi les habitants récupéraient ces morceaux, à l'aide d'une tige en fer recourbée à son extrémité, le pique-feu. Cela complétait leurs achats de charbon. De même, une bonne partie des habitants de Jean Macé récoltait des légumes dans leurs jardins, situés à divers endroits : au polygone, ou bien tout près du stade SNCF, ou encore le long de l'étang Perret, là où se trouvait la piscine de Merlin Gerin. » **Yves Grange**

Trois chansons en vogue, et de création locale !

(sur l'air des Chevaliers de la table ronde)

Match gagné

Nous avons cinq avants qui brillent
trois demis qui en mettent un coup
deux arrières sûrs et impassibles
et un goal qui bloque tout

et MERGER oui oui oui
et MERGER oui oui oui
et MERGER sera champion !

Match perdu

Nos cinq avants sont de vrais guenilles
trois demis qui ne font rien du tout
deux arrières qui jouent comme
des quilles
et un goal qui fait rien du tout

et MERGER non non non
et MERGER non non non
et MERGER sera pas champion !

18

Première période 1930 à 1940

Les gars des abattoirs

Refrain
C'est nous les gars
les gars des abattoirs
ceux du pont de Pique-pierre
à la barrière
On s'en fait pas
Advienne que pourra
Chantant toujours gaiement
l'âme fière
le vin, l'amour
pour nous sont des chansons
que l'on fredonne tous à l'unisson
Et quand à la cité
un ordre fut voté
cette loi renommée
c'est vive la gaieté
Tralala la, la la la, la la

1. Sur le goudron qui brille
   le long des abattoirs
   il y a des jolies filles
   qui viennent pour nous voir
   Mais ces petites gamines
   qui viennent rôder le soir
   s'en retournent bien vite
   le cœur rempli d'espoir.
2. Le dimanche pour s'distraire
   pour s'amuser un brin
   on va au pont de Pique-pierre
   pour voir passer les trains
   Et lorsque midi sonne
   au clocher des Avios
   chez Merlin plus personne
   tout le monde à l'apéro

Paroles de MM. Barde, Henry, Gautier, Simiand

Sur les bords de l'Isère

Refrain
Sur les bords de l'Isère
ah oui c'est là qu'on est le mieux
pour être heureux
On y vit sans misère
chacun chantant toujours gaiement
à qui mieux mieux
Sur les bords de l'Isère
les amoureux s'en vont par deux
le cœur joyeux
et nous chantons bien en cadence
du matin jusqu'au soir
Et vive et vive les abattoirs !

Couplet
Dans la cité quand tout est noir
et que là-haut la lune brille
on voit rôder le soir
tous les garçons
toutes les filles
Y savent bien que pour se plaire
il n'y a pas besoin de faire de manière
Couchés sur les bords de l'Isère
on voit la Bastille à l'envers !

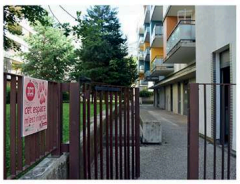
19

Sources et crédits : Extrait de l'ouvrage Quartier de ville. Jean Macé, les abattoirs : mémoire pour demain de Fournier M. et al., p. 18-19 (autorisation de diffusion) Licence : CC-BY-NC

11 La mémoire habitante est indispensable pour comprendre la manière dont s'est constitué un lieu, un territoire. Elle enrichit les éléments repérés lors de l'immersion in situ en les rendant plus significatifs et plus consistants. Pour la recueillir nous réalisons ici, des itinéraires et lorsque cela n'est pas possible pour diverses raisons nous réalisons des entretiens non directifs pour rester le plus en accord possible avec la méthode des itinéraires. Cette méthode développée par Jean-Yves Petiteau[2] consiste « à suivre celui qui nous guide par le corps et la parole sur un territoire qu'il invente et construit par la mise en scène de son récit » (Petiteau et Renoux, 2018 : p. 5). Il la définit comme étant « une démarche centrée sur l'écoute sensible de ceux qui interrogent dans leur culture et expérience quotidienne le territoire réel et imaginaire qu'ils habitent. Leur récit déstabilise tout travail d'enquête savante ou journalistique fondé sur le recueil d'un témoignage ou d'une opinion. Leur prise de parole inaugure par l'énonciation de références et contextes d'ordinaire négligés ou invisibles "un passage à l'acte" qui agence dans l'espace-temps des rapports qui construisent et ménagent un territoire » (Ibid. : p. 111). La méthode des itinéraires est « le fruit d'une hybridation disciplinaire que les auteurs bricolent » (Ibid. : p. 115) pour atteindre « la mémoire involontaire » comme étant « l'essence du temps localisé » (Ibid. : p. 118). Toute cette démarche relève profondément de l'écoute, de l'empathie et surtout de la mise en confiance d'autrui. Dans notre recherche, les ajustements de cette méthode sont permanents. Lors des itinéraires ou des entretiens non directifs, les habitants nous livrent leur parole et témoignent autant de leur vie quotidienne, de leur attachement au lieu que de ce qui fait patrimoine dans les cités de la Capuche, de l'Abbaye et Jean Macé. Ils nous livrent des éléments qui permettent d'accéder à la fois au passé, au présent et au futur latent

de ces lieux. Pendant que nous marchons sur les traces de leur vie, nous les enregistrons afin de rester pleinement à leur écoute et de nous immerger dans le récit du lieu. En parallèle, un « photographe » nous accompagne discrètement et prend des photographies du territoire quotidien qui nous est raconté. Une fois l'itinéraire réalisé, le chercheur retranscrit intégralement le récit. Tout compte : la manière de parler, les changements de ton, l'émotivité, etc. « La variation émotionnelle » est le repère principal lors du montage. Une fois l'itinéraire retranscrit et mis sous forme de roman-photo, où la « cadence » image/texte est essentielle, nous devons leur donner « la possibilité de la reprendre, de la corriger, de la faire évoluer… » (Amphoux et Tixier, 2017 : p. 2). Enfin, en « mettant en forme » cette parole, nous la manipulons, nous la bricolons pour pouvoir la rendre à la fois à son auteur et à différents acteurs de manière à « révéler ce que leur parole permet d'énoncer en termes de programme et d'enjeux de projet » (Ibid. : p. 2).

Figures 4 et 5 : Cité Jean Macé, extraits de l'itinéraire réalisé avec Mr et Mme G., le 25 juin 2019



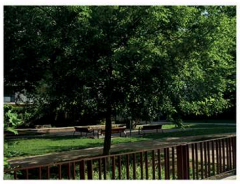
Ici, c'est notre petit jardin. Alors, la cité normalement elle devait être refaite à l'identique c'est-à-dire des bâtiments de chaque côté et une place centrale, mais bon ce n'est pas grave. On a encore un petit jardin qui est bien. Vous avez vu dans le livre comment elle était. Cet immeuble ne devait pas exister. On aurait dû avoir une grande place mais pour meubler un peu on a fait cet immeuble. Donc ça, c'est la nouvelle construction. Avant, il y avait une grande cour et on y faisait les fêtes de quartier et ça marchait avant. On faisait ça avec M. Grange.

MG : Dans l'ancienne cour, il y avait des bancs et les arbres qui sont là-bas.

RG : Les arbres là c'est nous qui les avons fait planter à l'époque. On avait demandé à la mairie de faire l'emplacement avec les arbres. Les deux premiers là non, ils sont nouveaux, mais les deux gros là-bas ils sont d'origine.

Alors, le nom de la nouvelle école Simone Lagrange, c'est celui d'une ancienne résistante.
Les Abattoirs de Grenoble ça a été fait dans les années 1930/1937. Ici, il y avait beaucoup d'industries.
Là, ils nous ont fait une fourrière. Avant c'était un immeuble enfin un garage pour poids lourds. Là où il y a l'école aussi c'était un terrain vague puis on a construit l'école et le terrain vague qui se situe après l'école Actis va y construire aussi je crois.

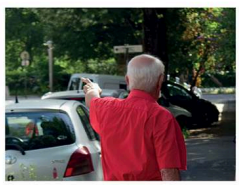
Donc vous voyez, on a fait presque à l'identique la nouvelle cité et ce qu'on voit là derrière, entre les deux bâtiments neufs, c'est la vieille usine Merlin Gerin. Enfin, ce n'est pas la plus vieille. Moi j'ai travaillé là quelques années aussi mais on tournait dans l'usine, un peu partout parce qu'on était gamins on sortait tout juste de l'école technique.
Vous verrez tout à l'heure, entre les deux petits monticules on a une trouée et c'est de là que vient le vent dans la cité et c'est pour ça qu'il fait bon ici. Mais il fera chaud aujourd'hui.



Donc c'est notre place centrale, à l'époque il y avait deux bassins où les gens venaient laver leur linge et puis il y avait des étendages pour étendre le linge. C'était un peu encloisonné. Après c'est nous qui avons fait les imbéciles, on a dit on ne veut plus de bassins, enlevez-les parce que c'était devenu des dépotoirs. Mais on aurait dû garder les bassins d'origine comme on fait maintenant en gardant ce qui est ancien quoi.

On va voir l'école. Monique a une réunion chaque mois pour savoir comment ça se passe avec les instits dans le quartier. Mais on ne s'initie pas dans les affaires de l'école. Ils nous tiennent au courant voilà. La directrice est très bien, ils sont tous très bien. On a droit à un petit local ici pour la cité Jean Macé.
La fresque représente le quartier à l'époque. Voilà, c'est le quartier de Jean Macé à gauche et à droite c'est la Presqu'île de demain. On a représenté ce qu'il y avait à l'époque : la gare de Grenoble, le parc de Grenoble, la cité Jean Macé, les Abattoirs, Merlin Gerin enfin maintenant c'est Schneider Electric. On ira voir tout ça après, c'est de l'autre côté.

Là c'est des vieux arbres aussi de 1930. Et ça c'est un des vieux bâtiments qui a été rénové parce que les gens n'ont pas voulu partir donc on l'a rénové. Il est bien, mais on n'a pas les mêmes commodités que chez nous. Il y a encore les salles d'eau avec les WC à l'intérieur, les caves sont humides et tout. Donc c'est vieux, ça date des années 1930.



Ici, c'était notre terrain de jeux quand on était gamins. Ce parc n'existait pas, c'était libre mais pas abandonné, il n'y avait pas d'arbres. Il y avait de grandes pentes qui descendaient jusqu'à l'Isère. En hiver, l'Isère était glacée et c'était glacé jusque-là alors on descendait par là pour aller jouer au hockey sur glace avec un bâton et une boîte de sardines. On a inventé ça ! Et donc avant il n'y avait pas de murette ni rien on descendait directement alors que maintenant il y a une sorte de lagune, vous verrez, ce n'est pas mal.

Alors Ivka, la femme de l'ancien président de l'Union de quartier a créé un jardin suspendu, c'est un joli jardin, c'est une bonne idée. Il y a du monde au jardin on va voir ce qu'ils font. Ça à l'air de bien fonctionner. Vous voyez ils ont fait une fresque sur le mur de Merlin Gerin. Et nous, bientôt on aura peut-être le droit de faire autre chose. Là c'est Schneider, et là c'est Siemens. Ça a bien déménagé. Bon on va voir ici si on voit les arbres... Là, c'est l'Isère, mais c'est sale. Alors au milieu de l'Isère, on voit déjà un peu une sorte de petite île. L'hiver on jouait au hockey là.

Là, vous avez le jardin suspendu. On va voir Ivka et on lui demande ce qu'elle fait un peu.

I : Alors aujourd'hui, il y a une activité avec des étudiants.

RG : Alors, il y a des fraises ?

I : Non, il n'y en a plus, il y a eu beaucoup de monde alors…

Avant le quartier était sale. Les trottoirs c'était de la terre partout. Donc on a vu le maire de l'époque, M. Hubert Dubedout, avec qui d'abord on s'est bien disputé puis il a fait ce qu'on demandait. Il a rénové le quartier, il a refait les trottoirs en béton et tout, ça a bien marché. C'est lui qui nous fait le plus de travaux dans le quartier, il y avait tout à faire ! C'est lui qui nous a fait une place centrale magnifique, pas celle-là, celle dont je parle a été détruite.

Puis, il y avait Haroun Tazieff qui travaillait à la ville de Grenoble qui venait nous voir souvent et qui n'était pas content avec nous parce que quand il est venu voir la place centrale on avait fait beaucoup de béton, il nous a engueulés. C'était pour les gamins. Alors la deuxième fois qu'on a fait la place on a pensé à ça et on a fait des espaces verts. Dans les années 1970, il y avait un grand tunnel que les gamins voulaient. Mais ça a dégénéré parce que les gamins et même les adultes restaient à des heures indues l'été. Alors, tout le monde rouspétait. Et quand on l'a refaite, ils ont tous dit on ne veut plus de tunnel !

RG : Alors ça, c'est mon entreprise. J'y ai travaillé pendant 20 ans. Enfin, pas ici, j'ai travaillé un peu plus loin à l'usine mère là-bas au fond, au bout. Et maintenant, c'est Siemens qui a racheté. Normalement, c'est une autre entreprise qui devait venir, pas Siemens. Ça devait être une entreprise autrichienne. Ça fait de l'emploi quand même. Le quai s'appelle Paul-Louis Merlin. Au début, c'était une cité ouvrière avec les chemins de fer Paris-Lyon-Marseille. Certaines personnes sont venues de Savoie, moi je viens du Jura… et quand on est arrivé là avec mes parents, on était à l'école primaire et puis on faisait nos examens et Merlin Gerin embauchait ses apprentis. Puis, tu dois être à l'usine.

La vieille cité qu'on a rénovée, elle n'est pas vilaine ! On a gardé les anciens volets, on ne voulait pas mettre de volets roulants neufs comme ça. La cité était toute avec des volets en bois. Comme c'est le dernier immeuble qui restait, qu'on n'a pas détruit, on a demandé à garder ces volets. On a refusé qu'ils mettent des volets neufs.
Il y avait notre ancien président qui habitait là, M. Grange. On a travaillé depuis 1977 tous les deux pour la rénovation du quartier.

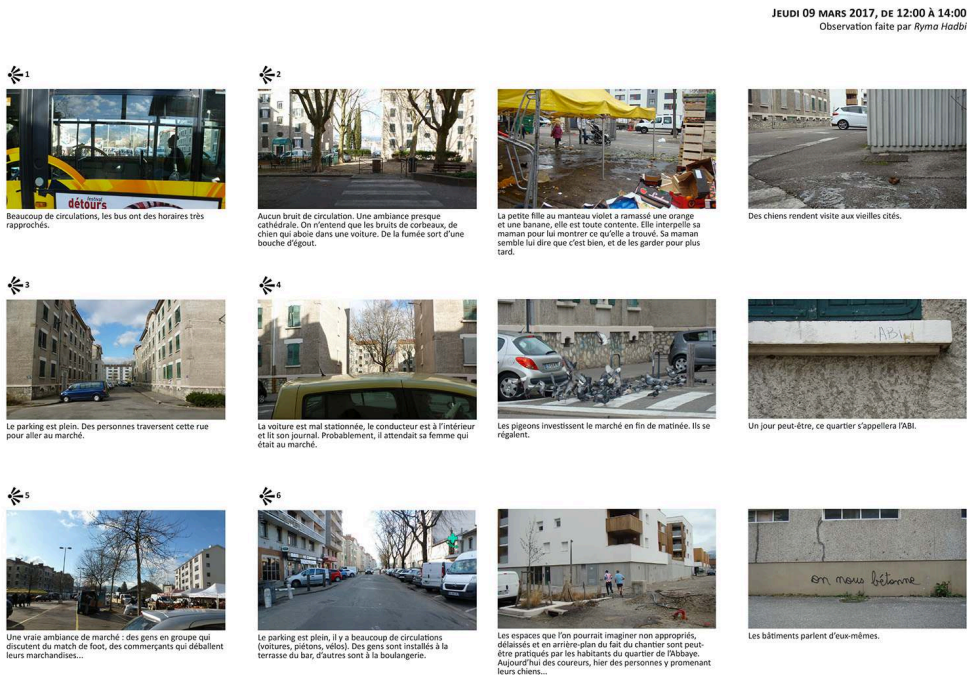
Alors là, il y a une petite histoire pour le tennis. Le parc est assez bien entretenu, ce n'est pas mal fait, c'est propre, les gens le tiennent propre. C'est un joli parc je trouve. Il y a aussi un petit coin sauvage là-bas au fond dans le coin. Les gens viennent en soirée quand il fait un peu plus frais, ils s'y promènent avec leurs bébés souvent. Dans la cour de la cité, il y avait beaucoup de monde à un moment puis depuis un an on a vu qu'il ne restait plus que les petits. Avant, il y avait des adolescents mais maintenant ils sont partis aux Martyrs, aux nouveaux immeubles. Pour nous, c'est pas mal parce qu'à 21h on est couché. Mais en été, ça va revenir, il va faire chaud et les gens resteront dehors.

Là, c'est la fourrière. Et là, le tennis. Je vais vous dire pourquoi ils nous ont fait ce tennis. On avait un vieux tennis de l'autre côté là-bas et on parlait de la voie sur berges à faire. L'entreprise qui devait faire la voie sur berges était embêtée par plusieurs associations. Alors ils nous ont demandé à nous, l'Union de quartier, si ça nous dérangeait qu'ils fassent la voie sur berges. Alors on leur a dit nous au contraire ça nous arrange. Et en compensation, l'entreprise Pascal a financé notre nouveau tennis pour faire la voie sur berges. En dessous là, il y a un collecteur d'eaux usées. Avant il n'y en avait pas et tous les déchets allaient dans l'Isère maintenant, ça va. On avait souvent des inondations.

Source et crédits : Ryma Hadbi (autorisation de diffusion) Licence : CC-BY-NC

12 Enfin, pour comprendre les usages et les pratiques d'un quartier dans le temps long, il est intéressant de s'inspirer de la méthode des reconductions photographiques développées par Camilo José Vergara[3] qu'il détaille dans son ouvrage « New American ghetto ». Il décrit par la reconduction photographique (mêmes points de vue, de manière régulière, sur un temps long) le quotidien urbain et les évolutions dans le temps de lieux à New York. Cette méthode permet de saisir un lieu et d'appréhender les ambiances, les usages et les éléments qui créent son identité. Elle en révèle aussi ce qu'il catégorise comme stigmates, des formes lisibles, photographiables, des traces d'une histoire locale singulière. Pour les cités de la Capuche, l'Abbaye et Jean Macé, c'est en binôme ou individuellement pendant deux heures que différentes personnes extérieures aux cités arpentent les lieux. Ils prennent le temps de déambuler, de découvrir, d'observer, d'écouter, de faire des rencontres. Ils décrivent les usages, les pratiques et les ambiances de ces quartiers à toutes échelles d'observation. Les photographies sont au format horizontal, accompagnées de quelques notes pour les mettre en récit. Au total, chaque personne ou binôme collecte douze photographies dont six sont à point de vue fixe prédéfini et six autres à point de vue libre. Cela donne lieu à deux albums photographiques distincts pour chacune des cités. Le premier met en forme les reconductions photographiques dans leur totalité et le second organise les photographies à point de vue libre en thématiques. Les thématiques résultent d'éléments récurrents dans les prises de photographies ou dans les notes accompagnant chacune d'elles.

Figure 6 : Extrait des reconductions photographiques à l'Abbaye, 2017



Source et crédits : Ryma Hadbi (autorisation de diffusion) Licence : CC-BY-NC

13 **INSÉRER FIGURE 7**

Figure 7 : Extrait de l'album thématique, cité de l'Abbaye, 2017

Source et crédits : Travail de groupe dans le cadre de l'étude sur le renouvellement urbain du quartier de l'Abbaye. Ryma Hadbi et Particules/Bazar Urbain (autorisation de diffusion) Licence : CC-BY-NC

2.2 Méthodes analytiques

14 Les cités de la Capuche, de l'Abbaye et Jean Macé sont appréhendées comme des organismes vivants qui présentent à la fois des pertes, des renouveaux et des reconductions d'éléments tangibles. Les mémoires sont « instables, fluctuantes, en perpétuelle recomposition » (Rautenberg, 2003 : p. 65), c'est pourquoi il est utile de les spatialiser. La cartographie est, à cette étape, le support principal où se rencontrent les différents matériaux de notre corpus d'étude et qui nous permet de rendre compte à la fois de l'évolution et de la manière dont se sont constituées ces cités. Par l'analyse d'une succession de cartographies, nous traduisons des éléments de patrimoine constitutifs du lieu en enjeux de projet à saisir lors de renouvellement du lieu. C'est dans les formes et tracés urbains, les cours d'eau et l'emprise des végétaux que se cristallisent de manière tangible ce qui fait patrimoine à la Capuche, l'Abbaye et Jean Macé.

15 En parallèle, une fois les itinéraires et les entretiens retranscrits intégralement, nous nous retrouvons avec une série de textes à analyser qui se présente à nous comme un amas considérable de récits. Le principal objectif est de ne censurer et de n'oublier aucune parole, il est question de faire une lecture attentive et consciencieuse. Pour ce faire, nous adoptons la méthode appelée « la table et les ciseaux » qui est un outil de traitement de texte « qui permet d'étaler sur la surface d'une table ou d'un plancher les thèmes découpés dans la totalité des réponses. [...] Ainsi, la parole individuelle, nécessairement vague et confuse, se recompose en thèmes communs, comparables ou opposables » (Duvignaud, 1981 : p. 16). Elle consiste en deux logiques, d'abord déstructurer les récits puis les restructurer en colonnes cohérentes de significations. Cette méthode permet de rassembler, par paquets, des bouts de textes similaires dans leur contenu en se laissant guider par la redondance et la contradiction d'une même « image », d'une même signification qui revient d'un récit à un autre. Cela donne une profondeur et une épaisseur aux récits individuels de départ qui se recomposent en un « récit collectif partagé ». Traiter tous les récits recueillis ensemble « sous un même regard » (Chalas, 2000 : p. 25) permet de saisir leur complémentarité à travers une « redondance perfectionniste » (Ibid. : p. 28). Cette démarche se présente ainsi comme une « lecture mythique des données ». De ces catégories de regroupement se dessinent alors des « images » significatives que l'on nomme des figures[4] pour révéler ce qui fait patrimoine dans les cités de la Capuche, l'Abbaye et Jean Macé. Les figures ont la capacité de rassembler des éléments qui dans leur essence sont semblables d'une personne à l'autre, mais qui ne se présentent jamais de manière identique. Elles permettent le passage de l'accumulation de paroles habitantes en « colonnes de significations synchroniques ». De chacune de ces colonnes émane alors une thématique, une « signification essentielle » de l'objet étudié qui permet « de "voir enfin", d'amener à la conscience ce qui, sinon, se dérobe à la lisibilité, à la saisie directe » (Ibid. : p. 30). Elles sont par la suite proposées à ceux qui fabriquent la ville et son renouvellement comme de véritables moyens de compréhension d'un lieu par son signifié vécu en témoignant tout autant des pratiques habitantes, des modes d'habiter que de ce qui fait l'essence et l'ambiance de ces cités. L'incarnation de ce qui fait patrimoine à la Capuche, l'Abbaye et Jean Macé en figures puis, dans un second temps, leur traduction en enjeux de projets aspire à faire participer les habitants d'une manière directe dans les mutations de leurs lieux de vie. C'est pourquoi notre choix s'est porté sur la typologie figurative comme méthode analytique pour notre objet

d'étude. Elles motivent le dessein du projet en lui donnant « un sens commun » pour qu'il puisse être appréhendé par les différents acteurs qui pratiquent et fabriquent le lieu. Elles rendent compte de qualités à préserver – qu'il soit un détail architectural ou une valeur humaine (entraide, bienveillance) – mais aussi d'éléments à « réparer » pour maintenir la vitalité du lieu[5].

Figure 8 : Extrait de la figure de la « relique »

Figure 1 : La relique

Témoin physique d'une mémoire passée à laquelle on soi attaché.

Cité de la Capuche

« Mais cette cité est un patrimoine aussi, parce qu'elle date des années 1920 quand même. Cette cité est donc la plus ancienne. Elle est plus ancienne que Jean Macé et l'Abbaye pourtant la matière est meilleure, ça résiste mieux. » (Y.L.)

« Les noms qui sont sur la plaque commémorative, ce sont des personnes de la cité. Je ne me rappelle plus des noms. Il y a eu une commémoration, mais je ne m'en rappelle plus. Ils ont fait de la résistance. Il y a eu madame avec un magasin de journaux, juste après ce balcon là. Elle était dans la résistance. » (H.B.)

« L'avantage des anciennes constructions c'est que c'est de grands espaces. On est bien dans les chambres nous. » (V.C.)

« La cité Capuche est tombée dans l'oubli finalement parce qu'elle ne pose pas problème. Ce qui est intéressant c'est de savoir pourquoi elle ne pose pas de problèmes ? » (S.G.)

« La seule chose qui me rattache à ce quartier, à cette cité c'est l'histoire. C'est ce groupe Louis Clavel, qui était un groupe de résistants durant la Seconde Guerre mondiale. Je pense qu'il était de la cité de la Capuche. » (J-P.V.)

« On entend rarement parler de faits positifs ou même négatifs à la Capuche. C'est rester relativement neutre. » (J-P.V.)

Cité de l'Abbaye

« Moi je trouve que garder ça, c'est entretenir l'espoir. On garde une histoire qu'on n'efface pas, on garde l'histoire du lieu. » (A.S.)

« Regarde par là-bas c'est des souvenirs, il s'est passé des choses à l'Abbaye. Pendant la guerre ça existait. Il s'est passé des choses. Eux, ils veulent tout dégager, oublier, mais ça ne marche pas comme ça. Les souvenirs on ne les balance pas. Il ne faut pas. Il y a des gens qui ont des souvenirs ici. » (D.G.)

« Moi je pense que, ici, c'est à classer et à réhabiliter. Ça, c'est un morceau de l'histoire de Grenoble.» (A.S.)

« Ces bâtiments, ce n'est pas classé mais pas loin de l'être. Et puis, ça a une présence, sans parler des façades. Ça reste remarquable sur le plan. C'est un peu une présence, ça n'a pas un charme particulier, mais c'est un repère, quelque chose qui a toujours été là. » (M.S.)

« Mais jamais on ne retrouvera ce qu'on a vécu dans les vieilles cités. C'est inexplicable il faut le vivre. Il y a quelque chose dans ce quartier. Il faut vivre dans ce quartier pour vivre ce qu'on a vécu. » (I.M.)

Cité Jean Macé

« Mais ils ont gardé un patrimoine au bord de l'Isère ! » (Y.L.)

« Avant, il y avait quelque chose de personnel mais qui s'est cassé après la démolition. Je pense qu'il y a un patrimoine qui a disparu. » (I.L.)

« J'ai découvert l'ancienne cité Jean Macé que je ne voyais que de l'extérieur, comme ça à pied. Et j'y suis rentrée. Mon impression c'était des bâtiments anciens, un petit peu obsolètes, mais avec des possibilités de vie très importantes notamment avec la petite place. » (I.L.)

« Ça, c'est d'origine. On a essayé de garder les vieux murs. Ils voulaient tout démolir, mais nous on a refusé. Vous allez voir les meurtrières. » (R.G.)

« A Grenoble des personnes comme Paul-Louis Merlin (co-fondateur de l'usine Merlin Gerin dans le quartier) ou Bouchayer c'était des gens très importants pas seulement pour les usines ou pour le travail qu'ils ont amené mais pour l'ensemble de la ville. » (A.L.)

« Une fois, il y avait l'architecte Portzampare et l'adjoint au maire lui avait présenté le président de l'Union de Quartier de Jean Macé en lui disant voici le chef du village gaulois, et en fait il se trompait, le chef du village gaulois ça a toujours été Rojer ! » (A.L.)

« Il y a un immeuble d'origine qui est resté au fond. Regardez, cette école où on vous reçoit, nous on voulait qu'elle soit rénovée, mais ils nous ont dit que ça coutait très cher, ils ont préféré refaire une école neuve à côté. » (A.L.)

Source et crédits : Ryma Hadbi (autorisation de diffusion) Licence : CC-BY-NC

Figure 9 : Extrait de la figure de la « coquille »

Figure 2 : La coquille

Cour intérieure : fragment de l'espace public, familier et protecteur.

Cité de la Capuche

« Ce que je peux vous raconter c'est que je suis allée à l'école maternelle juste-là sur le balcon. Sous les fenêtres il y avait une palissade vous voyez, et on descendait dans la cour, on se mettait là dans la cour pour jouer. » (H.G.)

« On avait un maraicher qui venait d'Echarolles. Il s'appelait Beaubleu. Il venait le matin dans la cour, avec sa corne, et les gens allaient acheter. » (H.G.)

« Dans la cour, les enfants s'amusaient, on ne craignait rien. Celui qui venait en voiture allait doucement. Ils connaissaient la cour. » (H.B.)

« Mais, l'été ça vit trop. Tout le monde est dehors. Et pas spécialement au centre de la cour. Vous voyez, sur les abords il y a un petit espace entre ces deux bâtiments où il y a deux bancs et une fontaine. » (V.C.)

« Le repère du quartier, je veux dire de la cité, je dirais c'est la cour. C'est le point culminant, tous les locataires viennent là. » (V. C.)

« La cité elle était fermée sur elle-même, avec la cour au milieu, par rapport aux quartiers annexes. » (J-P.V.)

Cité de l'Abbaye

« Ici, l'été quand il fait beau c'était magnifique et les gens entretenaient la vie de quartier. Les gens de l'Abbaye c'est des gens qui vivaient dehors et ça a généré une espèce de culture collective. En fait tout le monde se rassemblait et ils mangeaient ensemble, ils partageaient. » (A.S.)

« Ici ce n'était pas un jardin d'enfants, c'était un jardin pour les habitants. Il n'y avait pas le marquage au sol de stationnement comme maintenant, ils se garaient à la bonne franquette. Ils descendaient avec leurs chaises et ils mangeaient ici. Ils étaient en vacances en fait. Ça créait une ambiance et des relations qui faisaient que c'était convivial. » (A.S.)

« La troisième cour c'est presque comme une famille, ça y ressemble. Les autres cours c'est impersonnel. » (J-P.G.)

« On n'avait pas de balcon, mais on avait nos cours. Nous on habite dans une cour et le parc c'est là où il y a les bancs et les jeux au milieu. Cette cour qu'est-ce qu'elle nous manque. » (I.M.)

« Les vieilles cités vont être démolies mais s'ils pouvaient faire les mêmes cours au moins. Je sais ça ne sera jamais l'Abbaye, mais ce sera sympathique au moins. » (I.M.)

« Il y avait le lait à la ferme et puis il y avait aussi le laitier qui passait dans la cour avec une petite camionnette et tu descendais avec ta casserole, tu allais chercher ton lait. C'était au détail, il mettait la crème au détail. Il passait dans la cour là, il sifflait. » (J-P.G.)

Cité Jean Macé

« Bon, le parc il est bien, mais c'est un jardin public c'est tout. Tandis qu'il y avait quelque chose de particulier avant, un geste architectural qui était différent. Ce n'était pas du n'importe quoi. Ils vous ont montré des photos ? C'est ce côté-là. Ça faisait une unité. Alors que là ce sont des bâtiments accolés. » (I.L.)

« A Jean Macé, les enfants sont dans la cour et les parents les regardent depuis leurs balcons. » (I.L)

« Là, quand on faisait une fête de quartier, on prenait des gars qui faisaient un orchestre et une fois on s'est retrouvé à 500 ou 600 personnes ! » (R.G.)

« Et là, vous voyez, c'était radio-bassin. Tout le monde savait ce que faisait l'autre. Tout le monde savait tout. » (R.G.)

« **R** : La place était là au milieu. On faisait la course en sac. Il y avait plein de jeux.

A : Je n'en reviens pas que tout ça ait été démoli et que vous n'ayez rien eu à la place ! » (R.G et A.L.)

« Les gamins s'étaient plaints qu'ils n'avaient rien pour jouer alors ils nous ont fait cette place. Elle était chouette. Mais je ne te raconte pas les dégâts qu'il y a eu parce que les gamins avec leurs vélos allaient trop vite. Et les jeunes le soir, ils faisaient de la musique. Et ceux qui habitaient en face, ils n'étaient pas contents. Et ils ont mis une passerelle une fois. » (M.G.)

« Les gens de la cité Jean Macé c'était un monde à part. Personne ne venait par là. » (R.G.)

Source et crédits : Ryma Hadbi (autorisation de diffusion) Licence : CC-BY-NC

Figure 10 : Extrait de la figure de « l'odonyme symbolique »

Figure 3 :

L'odonyme symbolique

Éléments qui se rapportent à la valeur symbolique des noms de rues et d'espaces publics

Cité de la Capuche

« Il y avait un docteur des pauvres, il s'appelait docteur Gallemard. Il était là dans les locaux. D'ailleurs la place porte son nom, c'est la place docteur Gallemard. C'était un docteur des pauvres, il soignait les gens et en échange il lui donnait des fruits, des légumes, etc. C'est comme ça que j'ai appris par ce monsieur qui a grandi ici, l'histoire de cette place. » (Y.L.)

« Cet espace, on l'appelle la cour. C'est la cour. C'est-à-dire qu'elle n'avait pas de nom autrefois. Avant qu'il ne soit décédé, la cour n'avait pas de nom. Et après, ils lui ont donné son nom. » (H.G.)

« Il y avait la ligne de chemin de fer. Il y avait des trains de marchandises qui roulaient la nuit et ça allait rejoindre un dépôt. Et là, les anciens du quartier appellent ça « l'ancien passage à niveau ». Moi je disais, mais je ne vois pas de passage à niveau ni de barrières. Pourquoi ils appellent ça comme ça ? » (T.V.)

Cité de l'Abbaye

« C'était là la limite, la place du marché. Et ici, sorti de là, sorti de l'Abbaye, c'était fini. Ça, c'est l'Abbaye, les vieilles cités. Au milieu, c'était le Grand Châtelet. » (A.J.)

« On était à la place du marché, place de la Commune pardon. L'histoire de la Commune, c'est quelque chose. Alors, ça s'appelle la place de la Commune 1871 mais presque tout le monde ici dit la place du marché. C'est dommage, on sait tous que c'est la place du marché, mais elle a un nom. C'est l'histoire de la Commune de Paris. » (J P.G.)

« Il y avait les numéros des bâtiments. Ici, c'était le bâtiment A11, en face, c'était le C9, à côté le A10, enfin c'était comme ça, avant il n'y avait pas de nom de place, il n'y avait rien. Puis, je crois que c'est dans les années 1955-1956, qu'ils ont mis les trois noms. Je crois que ça correspond aux noms des personnes à l'origine du projet. Alors Bonnevay, c'était un avocat, je crois. Nous on disait première cour, deuxième cour, troisième cour. » (J P.G.)

« Abbaye-les-Bains, alors les Bains doit provenir de l'ancienne piscine. Je me suis posé la question du terme « Abbaye », est-ce que ce bâtiment n'était pas dans le prolongement d'une ancienne Abbaye ? » (M.S.)

« Là il y avait le secteur des cités et là il y avait un chemin à la place de la route René Cassin. Avant il n'avait pas de nom. On l'appelait le chemin noir, je ne sais pas pourquoi peut-être parce qu'il n'y avait pas de lumière, il n'y avait rien. »

(J-P.G.)

Cité Jean Macé

« Alors le nom de la nouvelle école c'est Simone Lagrange, c'est une ancienne résistante. » (R.G.)

« Cette rue a toujours existé, c'est la rue du Villard-de-Lans. Parce que les bêtes à cornes venaient surtout de Villard-de-Lans. » (R.G.)

« Là, c'est la rue Joseph Lyonnaz. C'est un ancien du quartier qui est devenu ingénieur, responsable de l'usine H Merlin Gerin qui était là. C'est pour ça qu'on a donné son nom à cette rue, ici. » (R.G.)

« Les *aviés* c'est les abattoirs. Et le quai de la graille, la graille c'est les corbeaux. On avait donné ce nom *aviés* parce que c'était les abattoirs. Dans la cité, tous les noms de rues ont des noms bien particuliers par exemple Tarze c'était un résistant qui travaillait chez Merlin Gerin, Hareux était peintre, Berthier aussi. » (R.G.)

« Pour moi, c'est encore Merlin Gerin. On l'appelle toujours Merlin Gerin. » (R.G.)

« Figurez-vous qu'il y a quelques années, ils ont souhaité changer de nom à la cité Jean Macé en résidence je ne sais quoi. Et ça a été refusé par les habitants. L'histoire de cette cité c'est vraiment depuis que la cité a été créée dans les années 1932. C'était une cité ouvrière très liée à l'usine Merlin Gerin. » (A.L.)

Source et crédits : Ryma Hadbi (autorisation de diffusion) Licence : CC-BY-NC

3. Corpus d'étude

16 Grenoble se distingue par son caractère de ville-laboratoire, de territoire d'expérimentation et d'innovation dans le domaine de la transition écologique avec des programmes de renouvellement urbain manifeste de grande envergure. Les cités de l'Abbaye, la Capuche et Jean Macé sont aujourd'hui les plus anciennes cités « ouvrières » de la ville de Grenoble. Elles témoignent d'une politique urbaine et sociale qui a fait basculer la ville de Grenoble dans la « modernité ». L'Office a développé, dans les années 1920, un style architectural singulier sous-tendu par « une idéologie hygiéniste » (Parent, 1982) pour ces cités. La principale intention de l'Office était de ne pas tomber dans « l'erreur qui consiste à édifier d'immenses bâtiments » (*Ibid.* : p. 97). Il fait alors le choix d'immeubles collectifs à l'architecture modeste qui se rapprochent le plus de la maison individuelle par leur forme urbaine afin de favoriser l'indépendance de chaque famille tout en évitant leur isolement. La typologie d'habitat de ces trois cités est un modèle qui s'inspire de l'îlot ouvert avec un espace central, accessible par un réseau de voirie traversant et connecté à une route principale. Les bâtiments se présentent comme des pavillons collectifs indépendants de quatre ou cinq niveaux qui viennent composer des cours intérieures.

17 Leur situation géographique, leur forme urbaine ainsi que le profil de leurs habitants ont contribué à l'apparition de pratiques quotidiennes inédites qui permettaient de pallier à la fois à leur isolement et à la pauvreté. Pendant longtemps, la ville de Grenoble a organisé son territoire à travers une politique urbaine de quartiers qui visait « à créer, au cœur même des quartiers, une convivialité sociale qui s'organise autour des équipements publics » (Novarina, 1997 : p. 132). En majorité originaires des campagnes alentour, les habitants ont importé leurs modes de vie dans ces cités transformées en « villages » dans la ville. À l'Abbaye, le profil des habitants était très varié selon la cour : des ruraux venus travailler en ville, des militaires, des fonctionnaires, des gens du voyage ou des immigrés italiens. À Jean Macé, les habitants étaient en grande partie des ruraux de la région venus travailler comme cheminot ou à l'usine Merlin Gerin. À la Capuche, les habitants étaient soit des ouvriers soit des employés de la ville.

18 Aujourd'hui, la municipalité souhaite tenir une politique urbaine et sociale qui tire des leçons des projets passés fondés sur la pratique de la table rase afin de changer radicalement leur démarche de projet. L'objectif est d'adopter un urbanisme « remontant » qui prend en compte la mémoire urbaine, les pratiques et besoins des habitants ainsi que les ambiances des lieux pour ne plus créer d'espaces apathiques ou dépourvus de significations. Malgré une politique urbaine contemporaine qui prend en compte le territoire de l'agglomération dans sa globalité et qui allie acteurs locaux et population locale, la ville trouve encore des difficultés à dépasser l'échelle d'intervention du quartier-village pour créer une couture significative entre ses différentes entités.

3.1. Cité de l'Abbaye[6]

19 Notre premier terrain d'étude a été celui de la cité de l'Abbaye. Lors de nos recherches sur le terrain[7], nous avons été confrontés au risque de démolition-reconstruction

complète de la cité qui avait suscité un grand débat[8] quant à ce qui resterait de la mémoire du lieu si la cité labélisée « *Architecture contemporaine remarquable* » en 2003 était démolie et ses habitants relogés ailleurs. La cité est un témoin historique de la ville de Grenoble sous Paul Mistral. Elle incarne une mémoire sociale et sensible qui ne cesse d'évoluer à travers l'expérience vécue de ses habitants qui ont pratiqué et inventé ces lieux. Pour impulser un renouvellement dynamique du quartier, il était essentiel de s'éloigner de la question qui consiste à chercher « ce que l'on pourrait garder » comme patrimoine témoin d'une mémoire passée avant sa disparition. Il fallait questionner son renouvellement au prisme d'enjeux patrimoniaux à plusieurs échelles, mais surtout en accordant de l'importance aux paroles habitantes pour appréhender cette cité dans son épaisseur vécue. Pour ses habitants, la question de la démolition des « vieilles cités » n'était pas l'élément essentiel du renouvellement urbain. Rester à l'Abbaye était par contre fondamental. Que ce soit dans les « vieilles cités » ou dans les nouveaux immeubles cela importait peu, car leur attachement ne se référait pas uniquement aux bâtiments, mais aux valeurs et significations affectives relatives au lieu.

20 La cité de l'Abbaye a été construite entre 1929 et 1931, hors des fortifications au sud-est de la ville, en pleine campagne. L'Abbaye représente une partie importante de l'histoire urbaine et sociale de Grenoble. Elle est un symbole, le témoin d'une mémoire de la ville et des générations qui s'y sont succédées. Plus tard, elle devient le lieu de sédentarisation de la communauté des gens du voyage à Grenoble. Les bâtiments, en forme de I, L et U en R+3, de chacun des trois îlots composent trois cours centrales. Le traitement architectural de la cité de l'Abbaye nous révèle l'attention particulière de l'Office à ses constructions pour éviter de tomber dans l'édification de grands immeubles quelconques. Le projet comporte au total 264 logements réhabilités en 1979.

21 Aujourd'hui, l'Abbaye est un quartier populaire et cosmopolite avec une mémoire riche, des pratiques et des usages singuliers. Le marché de l'Abbaye est un lieu de sociabilité et de mixité dans le quartier pour les habitants de toute l'agglomération grenobloise. La vie de quartier y a toujours été très riche. Les habitants étaient comme « une grande famille » où tous les membres s'entraidaient et étaient solidaires les uns des autres. L'esprit « d'un village où tout le monde se connaissait » est présent dans tous les récits. L'Abbaye fait référence à des événements historiques marquants. Les habitants connaissent très bien l'histoire de leur quartier et la partagent avec beaucoup de fierté et d'émotions. Au-delà d'un lieu singulier dans la ville, elle représente l'imaginaire de la campagne grenobloise nourricière et fertile. La Maison des Habitants est également un lieu symbolique du quartier. Elle est le lieu où la vie collective se développe en plus des cours intérieures et de la place du marché. Elle est un véritable soutien pour les habitants. Le projet de renouvellement urbain de la cité consiste aujourd'hui à la réhabiliter avec seulement trois bâtiments démolis sur les quinze existant en préservant ceux faisant face à la place du marché. Ces choix reposent en grande partie sur la mémoire du lieu et les récits habitants recueillis lors de notre étude. Les figures révélées de « la relique » et du « repère » démontrent l'articulation tangible entre éléments de patrimoine et potentiels de projet. La cité est un témoin historique de la modernisation de la ville de Grenoble à préserver et transmettre aux générations futures : « le passé, ça ne s'efface pas. Regardez, depuis 1930, il y a beaucoup de choses qui se sont passées ici »[9]. Sa présence physique dans le quartier est essentielle par sa façade urbaine sur la place du marché, « c'est un peu une présence, c'est un repère, quelque chose qui a toujours été là ». Le devenir du quartier ne s'envisage pas sans la

présence de la cité. « Elle est un héritage. Elle est le visage du quartier. Tout le monde la connait ».

22 À l'Abbaye, la ville de Grenoble a mis en place un urbanisme transitoire intitulé « Les Volets Verts ». Il s'inscrit dans le temps long du projet de renouvellement urbain du quartier présenté comme étant un projet « ambitieux pour l'équilibre territorial ». La ville souhaiterait mettre en place cet outil en amont des projets pour permettre à un site en transformation sur un temps long de rester « en vie » tout en nourrissant les aménagements à venir. C'est donc autour des places André Charpin, Laurent Bonnevay et de la Place de la Commune 1871 (place du marché) que ce dispositif se déploiera entre 2021 et 2030. Cet outil a pour principale motivation d'insuffler une « seconde vie » à la cité de l'Abbaye le temps de sa réhabilitation. Il permettra « d'accompagner la transformation du quartier, de préfigurer les futurs espaces publics, d'accueillir plusieurs acteurs socio-culturels et associatifs (Le Grand Collectif et le Collectif Voisin), des services de la Ville de Grenoble, le CCAS (Centre Communal d'Action Sociale) et de déployer plusieurs dispositifs d'hébergement, et de solidarités »[10]. Quatre axes de développement structurent ce projet éphémère de manière à créer des espaces de convivialité, d'accompagner et d'inclure les habitants et usagers du quartier dans sa transformation : des espaces de travail et de création, des ateliers de pratique artistique avec les habitants, des événements dans l'espace public et l'accueil de compagnies extérieures. Cette stratégie atteste de l'ambition de la ville à démontrer à la fois sa capacité de résilience, d'hospitalité et de convivialité le temps de projets urbains s'échelonnant sur plusieurs années.

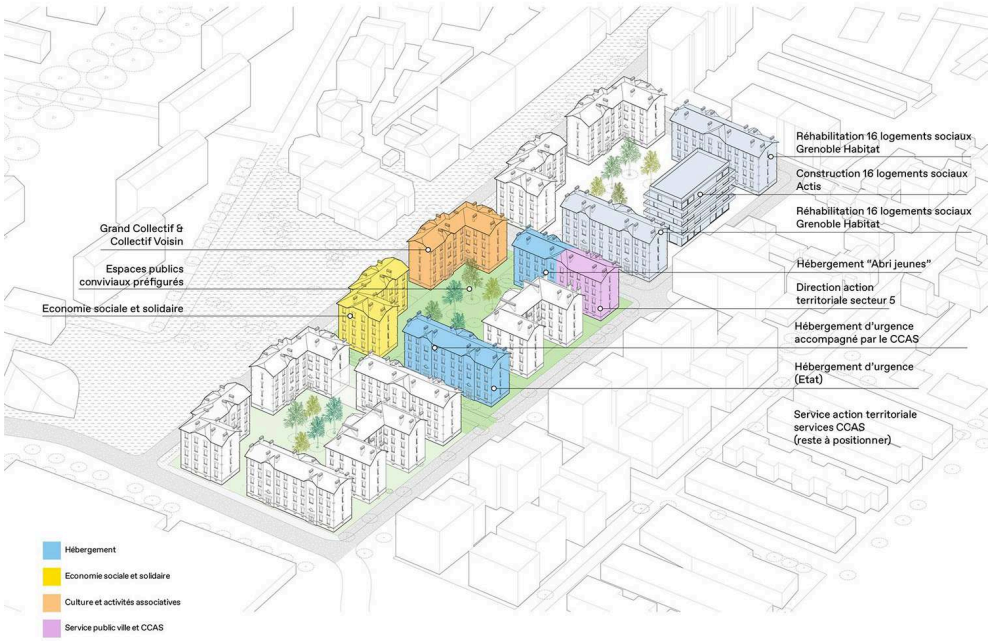
23 Au printemps 2021, les espaces publics de la cour André Charpin et de la rue Suzanne Buisson ont été débitumés pour redonner place à la nature et à d'autres pratiques, mais aussi afin de créer une couture entre les différents espaces publics autour des « vieilles cités ». En 2022, ce sont les espaces publics de la cour Laurent Bonnevay qui seront réhabilités dans le même principe. Un bâtiment de la cour Charpin sera par ailleurs remis à niveau et mis à disposition des acteurs qui portent le projet de « soutien à l'économie sociale et solidaire » dans le cadre de Grenoble Capitale Verte 2022. Entre 2021 et 2022, Grenoble Habitat et Actis débuteront les travaux de réhabilitation sur l'îlot Joseph Riboud. L'avenue Jeanne d'Arc et la Place de la Commune 1871 seront quant à elles rénovées et végétalisées entre 2023 et 2030 afin de redynamiser le marché de l'Abbaye. Le projet urbain devrait donc prendre fin en 2030.

24 La mixité est au cœur du projet tel que le souhaitent la maîtrise d'ouvrage et une partie des habitants du quartier. À terme le projet prévoit 232 logements familiaux, dont 35 % de logements sociaux. Depuis sa construction dans les années 1930, la cité de l'Abbaye représentait un parc de logements locatifs exclusivement social pour la ville de Grenoble avec la cohabitation de différents parcours de vie à l'échelle des trois cours. Aujourd'hui, presque cent ans après, il est question de mettre en œuvre à la fois une mixité sociale et une mixité d'usage avec l'implantation d'entreprises, de startups, de structures socio-culturelles, etc. L'objectif de cette programmation consiste à ne pas transformer profondément l'identité du quartier tout en permettant à l'Abbaye de se réinventer en lui redonnant un nouveau souffle pour promouvoir une meilleure image des lieux. L'Abbaye, comme une grande partie des quartiers sud de Grenoble, souffre depuis des décennies d'une dévalorisation urbaine. Nous pourrions nous risquer à dire que ce dispositif est probablement arrivé un peu tard dans le processus de décision de la ville sur le devenir de la cité de l'Abbaye. Depuis 2016, les volets de la cité sont restés

fermés, les habitants délogés et les cours désertées le temps du verdict de l'étude de renouvellement urbain : « Je ne sais pas pourquoi ces bâtiments ne sont pas habités, pourquoi les volets sont toujours fermés ? ». La cité s'est considérablement dégradée durant ce temps de latence : vitres cassées, entrées condamnées, dépôts sauvages de déchets et d'encombrants, voitures incendiées dans les cours, logements squattés, squares détériorés, etc. Tous ces phénomènes ont accentué l'image « négative » du quartier et témoignent sans aucun doute du décalage qui existe entre le temps d'élaboration du projet urbain et sa concrétisation. D'ailleurs, la question de la mixité sociale ne fait pas consensus dans le projet de renouvellement urbain de l'Abbaye ni même dans le projet d'urbanisme transitoire qui mobilise depuis 2021 plusieurs logements de la cité pour l'hébergement de personnes en précarité. Certains habitants expriment leur désaccord avec cette décision et estiment qu' « il y a déjà suffisamment de pauvreté » dans le quartier. Tandis que d'autres accusent une forme de gentrification du quartier de l'Abbaye et des vieilles cités par ce dispositif transitoire et les objectifs du projet à terme. Ce débat soulève de fait des questions essentielles dans le projet : faudrait-il penser à une mixité sociale et de population plutôt à l'échelle de la cour, de l'immeuble, de la montée ou du palier ?

25 Cette démarche est assurément bien accueillie par les habitants car elle a pour avantage de faire revivre la cité de l'Abbaye le temps de son renouveau en stimulant la vie du quartier. Néanmoins, elle n'exclut pas certaines problématiques. C'est pourquoi il sera intéressant d'analyser ses conséquences sur les pratiques et perceptions des habitants et usagers du quartier ainsi que ses potentiels effets sur le projet de renouvellement urbain.

Figure 11 : Projet des « Volets Verts », cité de l'Abbaye (Grenoble)



Source et crédits : Ville de Grenoble, URL : www.grenoble.fr (autorisation de diffusion)

3.2. Cité Jean Macé[11]

26 À la suite de notre immersion dans le quartier de l'Abbaye, nous nous confrontons à un contexte diamétralement différent. La cité Jean Macé est construite entre 1931 et 1936 en deux phases, au nord-ouest de la ville, entre l'Isère et le chemin de fer, dans un secteur où des industries et des équipements (usine Merlin Gerin, les abattoirs, Paris-Lyon-Marseille, etc.) sont déjà présents avant même sa construction. Elle s'organisait autour d'une cour centrale entourée par 8 bâtiments en R+3 et R+4 avec des caves semi-enterrées. Cette forme urbaine permettait selon l'architecte un accès simple aux différents pavillons et une aération parfaite qui répondait à l'idéologie hygiéniste portée par les offices municipaux. Au total la cité comportait 150 logements. Son traitement architectural s'inspirait de la cité de l'Abbaye tout en restant plus simple. Des balcons ont été ajoutés sur les façades de la cité (un balcon par logement). Le bâtiment le long de l'Isère construit entre 1935 et 1936 permettait de refermer la façade est. Deux commerces ont été installés dès la construction de ce bâtiment. Elle marque la fin d'une génération d'habitations à bon marché à Grenoble.

27 La cité a été réhabilitée pour la première fois en 1980 à la suite d'un moment de concertation important entre ses habitants et la municipalité en place afin de répondre à leurs besoins et d'accompagner l'évolution du lieu par l'appréhension de sa mémoire. Le risque de démolition-reconstruction que nous avions rencontré à la cité de l'Abbaye est ici déjà effectif lors de notre enquête. En 2002, le quartier avait déjà commencé à se dépeupler petit à petit en attendant sa reconstruction en 2008. Aujourd'hui, il ne reste plus qu'un seul des huit immeubles (celui construit en 1935-1936 le long de l'Isère) au titre de témoin d'une histoire passée du quartier. Il est le bâtiment le moins abîmé par les bombardements de la Seconde Guerre mondiale qui avaient littéralement fendu les murs de la cité. Il n'a pas été facile pour les habitants d'accepter la démolition de leur cité, mais ils étaient conscients que les murs ne tenaient plus et que la démolition s'imposait. Celle-ci a eu lieu par tranche afin que les habitants des derniers immeubles détruits puissent être relogés directement dans les nouvelles « résidences » tandis que les premiers habitants sont relogés dans d'autres quartiers avec la garantie de pouvoir revenir même si, finalement, très peur reviendront. À terme, l'objectif est de renouveler le secteur nord-ouest par la création de l'écoquartier Presqu'île. Ce projet verra le jour à la suite de la réponse de la ville et de la métropole Grenoble Alpes à l'appel à projets Écocité lancé à l'échelle nationale en 2009. Cette décision s'inscrit dans les ambitions de la métropole à être un laboratoire de la ville de demain et une référence en termes de projets urbains durables et innovants. La démolition-reconstruction de Jean Macé devait redonner un nouveau souffle à la cité qui se trouvera en définitive à l'interface entre éléments hérités du passé industriel de la ville et éléments de la modernité.

28 Une enquête mandatée par la ville de Grenoble et Actis avait permis d'amorcer une concertation avec les habitants (publiée dans la revue Économie & Humanisme)[12]. L'idée d'un « village gaulois » isolé du reste de la ville a vite émergé dans cette étude en révélant deux points fondamentaux. Le premier est celui des qualités spatiales et des modes d'habiter singuliers (entraide et convivialité) de la cité qui risquaient de se perdre lors de sa démolition-reconstruction : « il y avait des possibilités de vie très importantes notamment avec la petite place ». Le second point se réfère quant à lui à la problématique du « repli », de l'entre-soi qu'implique une cité ouvrière et de l'attention

qui doit lui être accordée lors du projet de renouvellement afin de trouver un juste milieu entre la figure du « repli » et celle du « village gaulois ».

29 Durant cette période de transition douloureuse, l'Union de quartier Jean Macé, composée en majorité des plus anciens de la cité, a joué un rôle essentiel en témoignant à la fois de la mémoire du lieu et des souhaits des habitants dans le projet futur. La figure du « personnage » s'est révélée être un élément phare dans le processus de reconnaissance d'un patrimoine ordinaire dans cette cité ouvrière. Le personnage incarne physiquement et de manière très engagée l'histoire et la mémoire collective du lieu. Il est le gardien de cette mémoire avec le désir et le devoir de la transmettre comme héritage commun aux générations à venir souvent par l'oralité. À Jean Macé, « Roger G., c'est le personnage du quartier. Tout le monde le connaît avec son béret rouge. Il est respecté »[13]. Roger habite la cité depuis 1938. Il a travaillé à Merlin Gerin durant 44 ans et a toujours été un membre actif de la vie de quartier à travers l'Union de Quartier. Après la démolition-reconstruction de la cité, Roger et sa femme Monique ont été les premiers habitants du « nouveau » Jean Macé. « Roger est moins dans les rues maintenant, mais avant il était tout le temps dehors c'est pour ça que tout le monde le connaît ici. Il s'occupe du cabanon de boules, du tennis. Il marche, il regarde tout ce qui va ou qui ne va pas, il parle aux gens ». Son engagement indéfectible lui octroie de fait son statut de « personnage » de la cité Jean Macé. Un ouvrage phare intitulé « Un quartier de ville. Jean Macé, les abattoirs : mémoire pour demain » raconte à plusieurs voix l'histoire de cette cité ouvrière.

30 Les nouveaux bâtiments de Jean Macé ressemblent aux résidences contemporaines conventionnelles que l'on retrouve partout en France avec une architecture sommaire, des balcons, des halls d'entrée et des montées identiques. Le projet de reconstruction a voulu conserver au mieux le plan masse de la cité originelle en recréant un îlot ouvert pourtant les anciens bâtiments avaient « quelque chose de particulier, un geste architectural qui était différent. Ça faisait une unité. Alors que là ce sont des bâtiments accolés ». La place centrale a été conservée néanmoins « ce n'est pas pareil, elle est moins personnelle. Il y avait quelque chose de personnel qui s'est cassé ». Il y a quelques années, il était question de changer le nom de la « cité » Jean Macé en « résidence » Jean Macé. Les habitants l'ont catégoriquement refusé. Leur attachement à la dénomination du lieu témoigne de leur volonté de préserver l'histoire ouvrière du quartier ainsi que les valeurs humaines et sociales que cela implique. Les odonymes (figure de « l'odonyme symbolique ») sont à Jean Macé des éléments de patrimoine qui nous permettent de lire dans le présent le passé de ce lieu chargé en histoire.

31 La démolition-reconstruction de Jean Macé implique pour nous des problématiques différentes de celle de l'Abbaye. Les résidences du Clos des Fleurs ont modifié considérablement le paysage et l'ambiance du quartier. À l'origine, la trame urbaine du quartier se composait de maisons individuelles, de bâtiments de faible échelle, d'entrepôts et d'industries. Le Clos des Fleurs, tours d'immeubles en R+10 à l'architecture contemporaine, a suscité de grands débats portés par l'Union de quartier : afflux important de nouveaux habitants dans le quartier, hauteur des immeubles qui changent les rapports d'échelles et l'identité du lieu. En effet, la cité était isolée pendant des décennies dans un site enclavé et industriel avant de devoir se recomposer à plusieurs échelles avec une nouvelle identité. La question de la densification est de mise depuis la municipalité de Destot qui avait pour ambition d'obtenir le statut de métropole à la ville de Grenoble. La ville, cantonnée par son

environnement naturel, devait se reconstruire sur elle-même et se densifier par la typologie de la « tour ».

32 Le quartier Jean Macé-Clos des Fleurs devait également se recomposer avec les habitations de la Presqu'île situées de l'autre côté du chemin de fer. Ces trois entités - Jean Macé, le Clos des Fleurs et Presqu'île - seraient en définitive un seul et même quartier de la métropole grenobloise. Pourtant, le chemin de fer représente une barrière physique importante qui existe entre le secteur Jean Macé/Clos des Fleurs et la Presqu'île. Elle rend difficile cette recomposition d'autant plus qu'aucune structure ne permet aujourd'hui un passage simple de part et d'autre du chemin de fer. Leurs différentes formes d'habitat et leurs différentes ambiances urbaines ne facilitent pas les choses, « la Presqu'île est importante et elle n'a pas fini de grandir. Par rapport à nous, ici, il y a un déséquilibre c'est évident. ». Il n'est pas simple de recréer du lien dans ce quartier où se juxtaposent des histoires et des intentions distinctes. Le quartier, dans son ensemble, perd tout doucement ses qualités et tend à devenir un quartier-dortoir sans espaces ni structures permettant « de retrouver ce qui a fait l'esprit et la joie de vivre de Jean Macé et dont témoignent ces mémoires » (Fournier et al., 2006 : p. 101). Le quartier est un lieu encore en devenir au plus grand regret de ses habitants. La figure de « l'inachevé » est dominante dans les récits des habitants. Des projets, il y en aurait beaucoup, mais très peu se réalisent, « des projets dans le quartier il y en a plein, mais théoriquement soit tout est réalisé dans deux ans et tout s'enchaînerait et ça serait le plus beau quartier du monde, soit on va rester encore au milieu de nulle part parce qu'il n'y aura toujours rien. ».

Figure 12 : Vue d'ensemble de la cité Jean Macé et de la Presqu'île (Grenoble), décembre 2020

Source et crédits : Ryma Hadbi (autorisation de diffusion) Licence : CC-BY-NC

3.3. Cité de la Capuche[14]

33 Pour finir, nous nous immergeons dans le quartier de la Capuche à la rencontre de la plus ancienne cité HBM de la ville de Grenoble. Dans ce cas, nous ne sommes plus confrontés à un risque de perte d'un patrimoine mettant en synergie des acteurs qui ont pour intention de le valoriser et de le préserver. En règle générale, ce sont les conditions nécessaires pour enclencher une forme de « patrimonialisation » de ces lieux ordinaires chargés en significations affectives pour leurs habitants. Bien au

contraire, ici, nous nous retrouvons face à un manque de documents-ressources et à la difficulté d'accéder à une mémoire habitante substantielle[15].

34 Le projet de la Capuche est étudié par le Conseil d'Administration de l'Office en 1924 qui fait le choix d'adopter la typologie d'immeubles collectifs indépendants. Elle marquera ainsi une véritable rupture en matière de production de logements par l'Office de Grenoble par sa forme urbaine. Au rez-de-chaussée, sur la route principale (rue de Stalingrad), des commerces sont implantés dès sa construction. La cité forme deux ensembles distincts de bâtiments en R+3 avec des caves semi-enterrées, orientés sur la rue de Stalingrad. Les deux cœurs d'îlots sont percés par un réseau de voiries et reliés par un square. Le traitement architectural mis en œuvre pour la cité s'inspire de façon appauvrie de la cité-jardin du Rondeau (première cité ouvrière de l'Office), sans détail ni traitement particulier hormis la corniche qui marque le rez-de-chaussée et la présence des armoiries de la ville sur les façades. Au total, la cité de la Capuche compte 120 logements.

35 Les experts du patrimoine considèrent qu'elle a perdu son identité à la suite de sa réhabilitation en 1980, par la banalisation de sa façade causée par les travaux d'isolation extérieure. La valeur patrimoniale de ses bâtiments a été « gommée », sacrifiée. Elle semble être tombée dans « l'oubli », car à l'inverse des deux premières cités, elle répond aux normes actuelles et ne pose à priori aucun problème. Sa densité et son échelle lui permettent de s'insérer harmonieusement, à la fois dans le paysage urbain du quartier et dans la trame urbaine. Elle semble même n'avoir aucune signification particulière pour les habitants alentour : « La cité fait un petit pâté de maisons, un petit îlot. Ça ne contribue pas à son identification. Par contre lorsqu'on traverse Jean Macé ou l'Abbaye on est sur une façade urbaine incomparablement plus longue »[16].

36 Le quartier de la Capuche est un entre-deux. Il est historiquement à « la frontière » entre la ville et la plaine agricole. En le parcourant, on peut y saisir les multiples traces de son histoire à la fois agraire et industrielle : « c'est un véritable patchwork, entre habitations et usines ». La figure du « patchwork » résulte ici d'un urbanisme de coup par coup, d'opérations urbaines par opportunités. La morphologie urbaine du quartier de la Capuche ressemble à celle d'un faubourg qui résisterait à l'urbanisation dense de la ville avec une succession d'entités qui se juxtaposent pour former un tout. Son identité est complexe et plurielle. « Il n'y a pas d'évidences dans ce quartier. C'est un quartier dont l'organisation est faite par défaut. On a du mal à l'identifier à cause de son organisation urbaine. » La figure du « faubourg » caractérisée par un tissu urbain diffus donne une ambiance particulière au quartier. C'est ce qui fait son originalité : « il y a plein de rues, de petits immeubles avec des cours, des maisons avec jardins. C'est ce qui donne un autre cachet au quartier ». La multitude de séquences urbaines qui s'alternent rendent pourtant difficile l'identification d'une entité globale. « Il y a peu de repères identifiables. On ne vient ici que par chicanes successives ». On y trouve à la fois des équipements industriels, des équipements structurants de la métropole grenobloise, des lieux socioculturels, des établissements scolaires, des services et activités commerciales ainsi qu'un vaste parc de logement mixte par ses formes urbaines et sa population. Tout est à « portée de main » et « accessible » pour ses habitants. Pourtant, par son histoire, le quartier souffre de l'absence d'un lieu-repère à l'image du marché de l'Abbaye qui permettrait de faire fédérer collectivement toutes les entités qui le composent.

37 Le quartier de la Capuche connaît de nos jours des mutations profondes à la fois urbaines et sociales, mais la cité ne fait l'objet d'aucune nouvelle réhabilitation ni d'une menace de démolition. Pourtant, nous constatons que depuis quelques décennies elle se dégrade et se transforme en un espace presque « repoussant ». On assiste à une dévalorisation importante des espaces publics de la cité. Le dépôt de déchets encombrants et le stationnement anarchique dans la cour sont souvent liés aux mauvaises pratiques de personnes n'habitant même pas la cité. Les incivilités, le non-respect des lieux et du voisinage rendent alors l'ambiance collective hostile. La méfiance s'installe et la communication se brise. Les anciens locataires sont pour la plupart décédés ou partis et les modes de vie, les usages et pratiques ont évolué. Les liens entre voisins se font de plus en plus rares même si certaines montées résistent mieux à cette tendance.

38 Depuis sa construction, cette partie du quartier semble immobilisée. « Les toits rouges de la Capuche n'ont pas bougé, ils n'ont pas profité de la dynamique de la ville ». En étant conforme aux normes contemporaines et en s'insérant parfaitement dans le paysage hétéroclite du quartier, il n'y a pas de raisons pour qu'elle fasse l'objet d'une réhabilitation ou d'une rénovation urbaine. « Elle se tient bien. Il n'y aura donc pas de travaux dans les prochaines années ». La cité de la Capuche jouxte désormais le projet de la ZAC Flaubert (2012-2031), un secteur emblématique et manifeste sur les questions de transition énergétique et de durabilité. Ce projet repose sur une manière de faire projet qui prend en compte les acteurs, la mémoire du lieu et les besoins de ses habitants. La ville de Grenoble voudrait y faire l'éloge de la mixité et de la densité ainsi que des multiples identités qui se côtoient pour composer le quartier. Mais, malgré sa proximité géographique, la cité de la Capuche reste à la marge de ces projets comme en témoigne la figure de « l'inertie » révélée dans les récits recueillis. Pourtant, elle pourrait apporter des éléments de patrimoine et de projet féconds à la fois pour le quartier et pour son propre devenir. Par une démarche de projet qui mettrait en lien les différentes entités qui composent le quartier de la Capuche, il serait possible de révéler en amont des projets des éléments de patrimoine à traduire en éléments de projet précieux à saisir pour penser à la fois la transformation du secteur, mais aussi pour anticiper tout renouvellement possible de la cité de la Capuche en préservant au maximum ce qui fait son originalité.

Figure 13 : Photographie de la cité Capuche (Grenoble), 2021

Source et crédits : Ryma Hadbi (autorisation de diffusion) Licence : CC-BY-NC

Conclusion

39 En ce début de 21e siècle, presque cent après son expansion, la ville de Grenoble se retrouve à nouveau face à des structures urbaines, sociales et politiques en pleines mutations. La constitution de son premier parc public locatif au début du 20e siècle a généré un ensemble d'éléments significatifs qui représentent aujourd'hui de véritables leviers pour penser son renouvellement. Les cités de la Capuche, de l'Abbaye et Jean Macé incarnent une part singulière de la mémoire urbaine et sociale de Grenoble. À travers cet article, nous avons souhaité soumettre une méthodologie d'enquête et d'analyse qui intègrent, en amont, la mémoire du lieu comme composant essentiel du projet urbain. Tout projet commencerait ainsi par la réactivation de la mémoire du lieu comme héritage, bien commun qui nous donne les possibilités de reconduire et de réinventer de nouvelles situations urbaines, sociales et collectives. En s'appuyant sur les récits de vie de ses habitants, tout renouveau du lieu est donc discuté et influencé par leurs pratiques et leurs attaches. Ils sont activement impliqués dans le dessein du projet et sont considérés comme experts de leur propre lieu de vie. En révélant la mémoire du lieu par l'expression de ce qui fait patrimoine, nous pouvons agir pour préserver, réparer ou défaire des éléments qui favorisent un renouvellement du lieu « sain ». Les figures de ce qui fait patrimoine à la Capuche, l'Abbaye et Jean Macé expriment de manière concrète cette « mémoire du futur » en attente d'être réactivée pour traduire de véritables enjeux de projet à saisir lors de toute évolution de ces lieux en accordant de l'importance aux valeurs symboliques et sociales associées aux modes d'habiter de ces constructions singulières.

40 Par exemple, à l'Abbaye, la figure de « l'enfant-roi » témoigne de la qualité de vie des enfants grâce aux potentiels d'usages qu'offrent les cours intérieures de la cité et aux espaces socio-culturels alentour. Dans le passé, le quartier situé hors de la ville en pleine campagne était un terrain de jeux propice à l'épanouissement des enfants qui

profitaient des champs, des cours, de la place du marché et des ruisseaux. De nos jours, les cours intérieures par leur hybridation entre espace public et espace privé ont pallié l'urbanisation du quartier en donnant aux enfants la possibilité de profiter d'espaces publics familiers à proximité de leurs parents et du voisinage solidaire. Cette figure permet de prendre conscience à la fois de la synergie qui existe entre les différents acteurs locaux pour maintenir une vie collective dynamique et du portait social de ce quartier de la ville riche en ressources.

41 À Jean Macé, la figure de « l'inachevé » rend compte des difficultés qu'impliquent ces projets urbains de grande envergure associant une pluralité d'acteurs et des de temporalité de projet en décalage des besoins immédiats des habitants et usagers. Les habitants de la cité Jean Macé ont le sentiment de vivre dans un quartier qui ne finit pas de se transformer et où les projets ne cessent de naître pour ensuite disparaître. Cette instabilité amène à la fragilisation des qualités socio-spatiales. Le quartier se transforme en une cité-dortoir et s'éloigne petit à petit des objectifs ambitieux du projet de renouvellement urbain initial.

42 Enfin, à la Capuche, contrairement aux espaces publics classiques qui forment la ville, ce ne sont pas les rues et les places urbaines qui font l'espace public, mais bien le cœur d'îlot. La cour intérieure est un élément de projet essentiel à saisir en termes d'urbanité. La figure de « la coquille » permet de révéler les qualités spatiales qu'offre cet espace. On assiste à un effet de coupure sonore franc entre la rue de Stalingrad, très fréquentée et bruyante, et la cour intérieure qui nous invite à pénétrer dans un cœur d'îlot accueillant, apaisant et ombragé. Elle est une véritable échappée face à l'agitation urbaine alentour. En même temps, elle témoigne d'éléments à « réparer » pour préserver cette coquille qui tend à se transformer en parking à usage public pour tous les usagers du secteur. Depuis la généralisation de l'automobile, son statut de place publique tend à la dénaturer en altérant profondément ses qualités d'usages et ses potentiels.

BIBLIOGRAPHIE

Amphoux P., 2007, La notion d'ambiance. Un outil de compréhension et d'action sur l'espace public, *in* G. Capron et N. Haschar-Noé, *L'espace public urbain : de l'objet au processus de construction*, PU du Mirail, pp. 71-81.

Amphoux P. & Tixier N., 2015, *Passages augmentés – Patrimoine de demain. Traversées urbaines, la marche, le récit et le numérique*, Programme exploratoire Premier Soutien – AGIR-PEPS Grenoble.

Chalas Y., 2000, *L'invention de la ville*, Paris : Anthropos.

Chaudier E., 2015, *From old roots to new shoots : entre patrimoine et projet, relecture contemporaine de Patrick Geddes*, mémoire de master, Sciences de l'Homme et Société, Grenoble : Institut d'Urbanisme de Grenoble. [En ligne] Disponible sur : <https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01238869> consulté le 7 mars 2022.

Choay F., 1992, *L'allégorie du patrimoine*, Paris : Éditions du Seuil.

Duvignaud J., 1981, *Les tabous des Français*, Paris : Édition Hachette Littérature.

Gravari-Barbas M. (dir.), 2005, *Habiter le patrimoine : Enjeux, approches, vécu*, Rennes : Presses universitaires de Rennes.

Flamand J.-P.& Guerrand R.-H., 1989, *Loger le peuple : essai sur l'histoire du logement social en France*, Paris : La Découverte.

Fournier M., Grillot M., Grillot R. *et al.*, 2006, *Un quartier de ville. Jean Macé, les abattoirs : mémoire pour demain*, Grenoble : Patrimoine et Développement, publié par l'Union de quartier Arago - Jean Macé – Martyrs, en collaboration avec Destot Michel.

Hatzfeld H., 2015, *Regards décalés sur des patrimoines silencieux*, Boulogne-Billancourt : Éditions ateliers H. Dougier

Heinich N., Les émotions patrimoniales : de l'affect à l'axiologie, *Social Anthropology*, vol. 20, n° 1, 2012, pp. 19-33.

Laugier S. & Paperman P. (dir.), 2011, *Le souci des autres. Éthique et politique du care*, Paris : Éditions EHESS.

Neyret R., Du monument isolé au « tout patrimoine », *Géocarrefour*. [En ligne] Disponible sur : <http://journals.openedition.org/geocarrefour/746> consulté le 7 mars 2022.

Novarina G., 1997, Du quartier à la ville ; trente années d'urbanisme dans l'agglomération grenobloise 1965-1995, *Revue de géographie de Lyon*, vol. 72, n° 2, pp. 131-141.

Parent J.-F., 1982, *Grenoble : deux siècles d'urbanisation, 1815-1965*, Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.

Petiteau J.-Y., Renoux B., Tallagrand D., Tixier N. & Toussaint M. (dir.), 2018, *Dockers à Nantes. L'expérience des itinéraires*, Annecy : École supérieure d'arts Annecy Alpes/ENSA Nantes.

Rautenberg M., 2003, *La rupture patrimoniale*, Grenoble : Éditions À la croisée.

Rautenberg M., 1998, L'émergence patrimoniale de l'ethnologie, *in* D. Poulot (dir.), *Patrimoine et modernité*, Paris : L'Harmattan, pp. 279-290.

Ryma H., 2020, Révéler ce qui fait patrimoine pour penser le renouvellement urbain des cités d'habitations à bon marché de Grenoble, *Les Cahiers de la recherche architecturale urbaine et paysagère.* [En ligne] Disponible sur : <http://journals.openedition.org/craup/4606> consulté le 7 mars 2022.

Torres Astaburuaga A. *et al.*, 2016, Mémoire du futur, *from old roots to new shoots*. Patrick Geddes in India (1914-1924), *Espaces et sociétés*, vol. 4, n° 167, pp. 99-119.

Vergara C. J., 1997, *New American ghetto*, New Brunswick: Rutgers University Press.

Veschambre V., 2008, *Traces et mémoires urbaines, Enjeux sociaux de la patrimonialisation et de la démolition*, Rennes : Presses universitaires de Rennes.

NOTES

1. La cité représente, d'un point de vue spatial et symbolique, uniquement les bâtiments construits par l'Office ainsi que les cours intérieures et les rues adjacentes. Le « quartier » signifie, quant à lui, la cité dans son environnement urbain à plus grande échelle. Le secteur regroupe plusieurs quartiers différents, il s'agit d'un découpage géographique et administratif de la ville de Grenoble (il peut s'apparenter à l'arrondissement dans d'autres villes).

2. Jean-Yves Petiteau était anthropologue et sociologue au CNRS, membre de l'UMR AAU (Ambiances, Architectures, Urbanités).
3. Camilo José Vergara (1944) est un photographe chilien immigré aux États-Unis où il poursuit des études en sociologie urbaine. Il a publié une série d'ouvrages qui documentent l'évolution des ghettos noirs américains.
4. Nous empruntons la typologie figurative à Yves Chalas qui dans ses études urbaines révèle les imaginaires sociaux qui inventent la ville. Ce qu'il nomme figure correspond « "à ces reconstructions utopiques" dont parle Max Weber (1965) et qui caractérisent selon lui toute typologie » (Chalas, 2000 : p.30). D'autres auteurs, avant lui, ont mobilisé cette notion dans des travaux sur la mythologie et l'imaginaire : Claude Lévi-Strauss (1974), Gilbert Durand (1994), Alain Pessin, Henry Torgue (1980), etc.
5. À ce stade de notre recherche, nous débutons l'analyse de nos données et l'incarnation de ce qui fait patrimoine en figures. La partie consacrée aux enjeux de projet émanant de ces figures ne sera pas directement abordée ici, car notre avancement ne nous le permet pas. Nous vous proposons de découvrir quelques figures au fur et à mesure de la lecture. Nous gardons, pour l'instant, anonyme l'identité des habitants.
6. Tous les éléments énoncés ici sont issus de notre corpus d'étude, des itinéraires et entretiens réalisés à l'Abbaye. Il s'agit d'une restitution de plusieurs récits individuels en un récit collectif partagé. Certaines figures sont mobilisées ici afin de rendre compte de l'articulation qui existe entre éléments de patrimoine et éléments de projet.
7. La ville de Grenoble, le bailleur Actis et la SPL SAGES a missionné en 2016 le groupement Particules pour réaliser une étude sur le renouvellement urbain de la cité et de ses abords dans le cadre d'une concertation avec les habitants du quartier.
8. Autour du risque de perdre ce patrimoine remarquable, plusieurs collectifs d'habitants se sont mobilisés afin d'exprimer leur désaccord avec la ville et Actis, mais aussi pour prendre part dans la réflexion du projet de renouvellement urbain du quartier.
9. Toutes les paroles habitantes mobilisées dans cette partie sont issues d'itinéraires réalisés à l'Abbaye en 2017. Nous gardons anonyme l'identité des habitants.
10. Ville de Grenoble : https://www.grenoble.fr/2277-une-seconde-vie-pour-les-volets-verts.htm
11. Les éléments énoncés ici sont issus de nos rencontres avec les habitants et les acteurs locaux ainsi que de la bibliographie établie au sujet de la cité Jean Macé. Il s'agit d'une restitution de plusieurs récits individuels en un récit collectif partagé. Certaines figures sont mobilisées ici afin de rendre compte de l'articulation qui existe entre éléments de patrimoine et éléments de projet.
12. Cette enquête intitulée « Le défi de vivre ensemble. Grenoble-Jean Macé, fin d'un quartier ouvrier ? » a été menée par Sophie Ebermeyer et Mélanie Sevin en 2002-2003 sous la demande de la ville de Grenoble et d'Actis. Elle avait pour objectif d'amorcer la concertation avec les habitants de Jean Macé afin de sortir de « l'affrontement » et de construire un dialogue fondé sur l'écoute. Disponibilité : www.revue-economie-et-humanisme.eu/bdf/docs/r365_90_finquartierouvrier.pdf
13. Toutes les paroles habitantes mobilisées dans cette partie sont issues d'entretiens ou d'itinéraires réalisés à Jean Macé en 2020. Nous gardons anonyme l'identité des habitants.
14. Les éléments énoncés dans cette partie sont issus des itinéraires et entretiens réalisés à la Capuche ainsi que de la bibliographie établie au sujet de la cité de la Capuche. Il s'agit d'une restitution de plusieurs récits individuels en un récit collectif partagé. Certaines figures sont mobilisées ici afin de rendre compte de l'articulation qui existe entre éléments de patrimoine et éléments de projet.
15. À l'inverse des cités de l'Abbaye et Jean Macé, nous avons été confrontés ici à une difficulté d'accéder à des documents relatifs à l'histoire de la cité de la Capuche ainsi qu'à des personnes-ressources désirant prendre part dans notre recherche (d'anciens habitants par exemple). Ce qui nous a incités à adapter notre posture sur le terrain et le protocole d'enquête.

16. Toutes les paroles habitantes mobilisées dans cette partie sont issues d'entretiens ou d'itinéraires réalisés à la Capuche en 2020. Nous gardons anonyme l'identité des habitants.

RÉSUMÉS

Cet article défend l'idée que ce qui fait patrimoine « reste le meilleur instrument dont nous disposons pour inventer notre avenir » (Neyret, 2004, à propos de F. Choay, 1992 : p. 237). Par conséquent, nous postulons que la mémoire du lieu serait l'articulation concrète entre éléments de patrimoine et éléments de projet pour penser le renouvellement urbain des cités de la Capuche, l'Abbaye et Jean Macé, à Grenoble. La conception du patrimoine que l'on propose ici, permet de donner une reconnaissance à des éléments pluriels qui évoluent, intègrent des mutations, des reconductions mais aussi des disparitions. Nous nous intéressons tant aux éléments construits qu'aux récits de vie et aux expériences quotidiennes des personnes qui habitent ces lieux.
À travers une démarche méthodologique qui mobilise les dimensions construite, sociale et sensible, nous saisissions à la fois des éléments de patrimoine comme clés de lecture de la mémoire du lieu et des éléments encore latents qui font projet une fois qu'ils sont réactivés. Par la combinaison de plusieurs outils d'enquête, nous révélons ce qui fait patrimoine dans les cités de la Capuche, l'Abbaye et Jean Macé non comme une matérialité à figer et à conserver pour garder vivante une mémoire passée mais plutôt comme des opportunités à saisir pour penser leur place dans nos villes contemporaines. Pour saisir cette articulation, nous nous inspirons de la typologie figurative (Chalas, 2000) qui permet d'appréhender un lieu dans son épaisseur historique et par son signifié vécu. Elle est un véritable moyen de traduction d'éléments de patrimoine en éléments de projet à proposer à ceux qui fabriquent la ville et son renouvellement.

Cette manière de faire implique que tout projet urbain commencerait par la réactivation de la mémoire du lieu comme bien commun à transmettre pour donner à ces cités les possibilités de se réinventer avec leurs propres ressources et en conservant « au maximum une existence présente » (Chauvier, 2015 : p. 50).

This article defends the idea that what makes heritage 'remains the best instrument we have to invent our future' (Neyret, 2004, referring to F. Choay, 1992: p. 237). We postulate that the memory of the place would be the concrete articulation between elements of heritage and elements of project to think the urban renewal of the neighborhoods of la Capuche, l'Abbaye and Jean Macé in Grenoble. The conception of heritage that we propose, allows to give recognition to plural elements that evolve, integrate mutations, renewals and disappearances. We are interested in both the constructed elements, the life stories and daily experiences of the inhabitants of these places.
Through a methodological approach that mobilises the constructed, social and sensitive dimensions, we grasp both elements of heritage as keys to read the memory of the place, and elements that are still latent and that make project once they are reactivated. With the mix of several investigative tools, we reveal what makes heritage in la Capuche, l'Abbaye and Jean Macé, not as a materiality to be fixed and preserved in order to keep a past memory, but rather as opportunities to be seized in order to think about their place in our contemporary cities. In order to understand this articulation, we are inspired by the figurative typology (Chalas, 2000) which

allows us to apprehend a place in its historical thickness and through its meaning. It is a way of translating elements of heritage into elements of project to be proposed to those who make the city and its renewal.
In this way, any urban project would begin by the reactivation of the memory of place as a common good to be transmitted in order to give to these places the possibilities of reinventing themselves with their own resources and by preserving 'as much as possible a present existence' (Chauvier, 2015 : p. 50).

INDEX

Mots-clés : faire patrimoine, mémoire du lieu, récit de vie, immersion in situ, enjeux de projet
Keywords : to make heritage, memory of place, life story, in situ immersion, project issues

AUTEUR

RYMA HADBI

Doctorante en Urbanisme mention Architecture
École Nationale Supérieure d'Architecture de Grenoble
Équipe CRESSON / UMR CNRS/ECN/ENSA Grenoble et Nantes Ambiances, Architectures, Urbanités n° 1563 – Université Grenoble Alpes
ryma.hadbi@gmail.com